

Ornans, le 3 mai 1854

Mon cher ami,

Mon portrait est arrivé de Francfort hier : j'en suis ravi. C'est non seulement mon portrait, mais encore le vôtre.

J'ai été frappé en le voyant ; c'est un élément terrible pour notre solution. C'est la portrait d'un fanatique, d'un ascète, c'est le portrait d'un homme désillusionné des sottises qui ont servi à son éducation et qui cherche à s'asseoir dans ces principes. J'ai fait dans ma vie bien des portraits de moi, au fur et à mesure que je changeais de situation d'esprit ; j'ai écrit ma vie, en un mot.

Le troisième avant-dernier était le portrait d'un homme râlant et mourant, l'avant-dernier était le portrait d'un homme dans l'idéal et l'amour absolu de la manière de Goethe, George Sand, etc. Enfin est arrivé celui-ci. Il m'en reste un à faire, c'est l'homme assuré dans son principe, l'homme libre. J'oubliais le portrait en photographie de l'histoire Silvestre qui est conséquent avec le tableau des Baigneuses qui représente une phase curieuse dans ma vie, c'est l'ironie, c'est l'homme qui avance contre vent et marée.

Oui, mon cher ami, j'espère dans ma vie réaliser un miracle unique, j'espère vivre de mon art pendant toute ma vie sans m'être jamais éloigné d'une ligne de mes principes, sans jamais avoir menti un seul instant à ma conscience, sans même avoir jamais fait de la peinture large comme la main pour faire plaisir à qui que ce soit, ni pour être vendue.

J'ai toujours dit à mes amis (qui s'épouvantaient de ma vaillance et qui craignaient pour moi-même) : ne craignez rien. Devrais-je parcourir le monde entier, je suis sûr de trouver des hommes qui me comprendront ; n'en trouverais-je que cinq ou six, ils me feront vivre, ils me sauveront.

J'ai raison – j'ai raison ! je vous ai rencontré. C'était inévitable, car ce n'est pas nous qui nous sommes rencontrés, ce sont nos solutions.

Je suis enchanté que vous ayez mon portrait . Il a enfin échappé aux barbares. C'est miraculeux, car dans un temps de pauvreté profonde, j'ai eut le courage de le refuser à Napoléon pour la somme de 2000 francs, plus tard à Gorchakov par l'exigence des marchands.

Cher ami, que de peine on a dans la vie pour rester dans sa foi. Dans ce charmant pays de France, quand un homme qui a quelque chose à faire arrive à triompher, il arrive comme ce soldat grec, mort. Mais comme il y a toujours quelque chose de neuf sous le soleil quoiqu'en disent les savants, nous allons leur donner l'exemple de deux individus qui ne veulent pas mourir.

Je vous en prie, cher ami, ne vous irritez plus contre ces gens là.

Maintenant pour être fidèles à nos convictions, il faut les considérer objectivement et les employer naturellement à ce que nous avons à faire.

Pour moi, je vous avoue que je considère un homme avec curiosité, comme je considère un cheval, un arbre, un objet quelconque de la nature, voilà tout. Aussi, je ne me fâche plus depuis longtemps, de ce côté là, je vous assure que j'ai conquis ma tranquillité.

J'irais plus loin, ils sont arrivés à faire mon bonheur, car quand je les étudie avec attention, autant j'en vois, autant je rencontre de phénomènes différents, ce qui me comble de joie, et c'est ce qui dénote pour moi la supériorité qu'ils ont sur les chevaux.

Je vous sais le plus grand gré de tout ce que vous m'avez envoyé, c'est une marque d'estime et de sympathie de plus, de laquelle je suis très glorieux.

Oui, je vous ai compris et vous en avez une preuve vivante entre vos mains, c'est votre portrait.

Me voilà prêt, je pars pour Montpellier. Je quitterais Ornans lundi prochain ; je resterais un ou deux jours à Besançon, ensuite je ne sais combien je mettrais de jours pour arriver près de vous et là je ferais tout ce que vous désirerez et tout ce qui sera nécessaire. J'ai hâte de partir, car je me réjouis beaucoup de ce voyage, de vous voir et du travail que nous ferons ensemble. S'il y avait quelques chose de changé, écrivez-le moi en recevant cette lettre aussitôt. Vous aurez encore le temps après mon départ d'Ornans. En tout cas, je pars quand même je ne recevrai pas de réponse.

Je vous porterais le portrait ; je vous l'aurez bien envoyé avant mon départ, mais je crains les accidents.

Je vous embrasse cordialement.

A bientôt dans 10 ou 12 jours, je pense.

Gustave Courbet